

Quand les basses attaquèrent la fugue on distinguait parfaitement chaque note et c'était ravissant.

Il y a juste aujourd'hui quatre-vingt douze ans que la "Flûte enchantée" fut jouée pour la première fois au principal théâtre de Vienne, et non dans une petite ville et dans un théâtre insignifiant comme le disait dernièrement un de vos journaux de musique américains. Ce fut un succès dès le début.

Je traduis ici une partie du programme de cette soirée dont j'ai le bonheur de posséder une copie :

" THÉÂTRE ROYAL WIEDNER "

Aujourd'hui, vendredi le 30 septembre 1791.

Première représentation de la "Flûte enchantée," grand opéra en deux actes d'Emmanuel Schikaneder.

La musique est par M. Wolfgang Amédée Mozart, compositeur. Par déférence pour le public aussi gracieux qu'honorable et par amitié pour l'auteur du libretto, M. Mozart dirigera l'orchestre lui-même ce soir. On commencera à 7 heures. Ces quelques mots : " pour le public aussi gracieux qu'honorable, " qu'on lit sur le programme de cette représentation et qui apparemment viennent de Mozart, prouvent la fausseté de l'assertion qu'on a si souvent répétée que le grand maître était mort dans l'oubli, pauvre et presque désespéré. Il mourut soixante six jours après la première représentation de la " Flûte enchantée. " Il n'était certainement pas riche, mais sa position comparée à celle du pauvre Schubert qui lui aussi mourut ici à Vienne, était véritablement princière.

Qu'est-il besoin de nouveaux opéras ? L'autre soir, en revenant du théâtre après la représentation du chef-d'œuvre de Mozart, je me disais à moi-même et j'étais parfaitement convaincu qu'avec "Don Juan," "la Flûte enchantée" et "Fidelio," un homme peut être heureux et il n'a pas besoin de nouveaux opéras, à moins qu'il ne doive vivre plus de cent ans !

Un amateur.

UN BEAU JOUR DE LA VIE DE LABLACHE

Une jeune fille de dix-sept ans était assise devant la croisée d'une chambre mansardée, dont le délabrement accusait la pauvreté la plus effrayante. C'était une belle créature à la chevelure de jais, aux grands yeux noirs ; sa physionomie douce et mélancolique inspirait l'intérêt et la pitié. Il faisait froid ; une neige épaisse recouvrait toute la ville de Milan ; la jeune fille portait la vue tantôt sur le large linceul qui s'étendait dans la campagne, tantôt sur sa mère, qui, se tenant à côté d'elle, lisait un livre de prières, tantôt sur son père, qui, assis sur un tabouret et accoudé à une table boiteuse, regardait fixement le mur en face de lui sans paraître s'apercevoir que deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Enfin, la jeune fille se leva, alla jeter ses bras autour du cou de son père, et lui dit d'une voix tremblante :

— Oh ! laissez-moi chercher une condition, mon père ! Voilà deux mois que je n'ai plus de travail ; voilà deux

mois que nous vendons nos meubles et nos hardes, et nous sommes désormais sans ressource. Il est bientôt nuit, nous avons froid, nous avons faim, et si tu ne consens pas à ce que je viens de te demander, nous mourrons tous les trois !

— Non mon enfant, répondit le vieillard d'une voix presque éteinte ; tu ne descendras pas à un tel abaissement, et nous ne mourrons pas de faim. Nous avons encore une planche de salut.

Et il alla décrocher du mur un vieux violon, en ajoutant :

— Il m'a fait gagner ma vie pendant plus de quarante ans, avec lui je la gagnerai de nouveau. Ce soir je rentrerai avec du pain.

— Et que feras-tu ? s'écria sa fille, tandis que sa femme se jetait à genoux.

— Ce que j'ai fait pendant quarante ans : je jouerai du violon.

— Mais pendant quarante ans, Luigi, tu avais un orchestre à diriger ; pendant quarante ans ta voix donnait des ordres... et maintenant...

— Et maintenant que mes yeux ne peuvent plus lire la musique, je jouerai de mémoire.

— Mais où, au nom de Dieu ? s'écria la femme.

— Du courage, Francisca ! Aimes-tu mieux que notre enfant se soumette à la brutalité de ceux qui croient acheter une esclave pour trente ou quarante livres par mois, ou que je gagne honnêtement un morceau de pain ? On vient d'ouvrir la galerie de Cristoforis. Il y a là un café magnifique, qui sera pendant quelque temps le rendez-vous de la bonne société...

— Luigi, tu ne feras pas cela ! s'écria sa femme éperdue.

— Voulez-vous donc que je sois votre bourreau et le mien ? Nous avons faim ! Et quand la faim déchire les entrailles d'un homme, il est lâche s'il n'emploie pas tous les moyens qui sont en son pouvoir pour conserver une existence dont il doit compte à Dieu !

Le vieillard s'achemina à pas lents vers la Corcia del Servi. Mais il fut bientôt forcé d'accélérer sa marche, car il commençait à sentir le froid lui roidir les membres et arrêter la circulation de son sang. Il puisa de la force dans la sainteté de la mission qu'il allait remplir, et arriva en peu d'instants devant le bazar.

Là, il s'arrêta et adressa à Dieu une courte prière avant d'ouvrir la porte, car il sentait son courage faiblir. Puis il rappela à son imagination sa fille et sa femme mourant de faim et de froid, et tournant le bouton, il entra dans la salle. Il déposa son chapeau sur un tabouret de velours, et commença à accorder son instrument.

Un garçon passa à côté de lui, regarda alternativement le vieillard et son chapeau, et lui dit :

— Eh ! l'ami, croyez-vous qu'on ait mis ici un tabouret de velours pour servir de support aux charlatans ?

Luigi dévora l'affront en silence, mit son chapeau sur le parquet et continua à accorder son violon.

Enfin, il passa l'archet sur les cordes de son vieux compagnon ; son cœur palpita de joie, et il eut bientôt oublié le lieu où il se trouvait et le but dans lequel il était venu. Il y avait cinq ans qu'il n'avait décroché son instrument, car les accords qu'il en eut tirés n'eussent pu que lui rap-